

bouillant Robert d'Artois, ne voit que l'ennemi qui est devant lui, et, trop docile aux inspirations de la bravoure, le roi ordonne de marcher sur Babylone. Malheureusement les mois d'hiver, passés à Damiette, étaient la bonne saison pour envahir l'Égypte; les chaleurs approchaient, ennemi plus dangereux que les Turcs. D'ailleurs, la route de Damiette au Caire était mauvaise, sans cesse coupée par ces petits rameaux du Nil qui, détachés des bras principaux, vont se perdre dans les sables et les lacs salés. Au bout de quelques lieues, l'armée fut arrêtée par un de ces cours d'eau, en face de la ville de Mansourah. Jeter un pont en présence de l'ennemi n'était pas, à cette époque, chose facile : les Français voulurent, entreprise moins praticable encore, barrer le fleuve par une chaussée. A mesure que la jetée s'avancait protégée par des galeries couvertes et roulantes, l'ennemi creusait dans la rive opposée d'immenses trous, où le courant se faisait jour, et qui élargissait d'autant son lit. En même temps, avec des machines, ils lançaient d'énormes pierres qui empêchaient pendant le jour toute communication avec les travailleurs, et des masses de feu grégeois qui, à la fin, consumèrent leurs galeries.

CXXVII. La situation devenait critique, quand un Bédouin proposa, moyennant une somme d'argent, d'indiquer un gué praticable. Ainsi se trouvait détruit le petit obstacle qui avait mis en échec toute la science de l'armée, et de nouveau le champ était ouvert à son inimitable mais trop confiante bravoure. Pendant la nuit, l'élite de la cavalerie se mit en marche pour passer le gué. Les templiers devaient, comme toujours, se battre à l'avant-garde. Ils traversent donc les premiers et se déploient bravement en face de l'ennemi, immobiles sous ses flèches, protégeant le long passage de l'armée, attendant le roi, qui doit engager l'action. Mais Robert d'Artois, qui vient après, ne peut se contenir à la vue des Turcs, et, devançant les templiers, il charge avec furie. Le grand maître ne veut pas le laisser seul, et marche pour le soutenir. L'ardeur les emporte jusqu'à Mansourah; ils entrent avec les fuyards et les

massacrent dans les rues. Cependant, dans la plaine, personne n'a eu le temps de les suivre. L'ennemi s'est rassuré. Les portes de la ville se referment sur eux, et tout à coup ces braves se trouvent assaillis par des forces inégales, sans issue pour s'échapper. Ils expièrent dignement leur désobéissance. Robert d'Artois mourut avec trois cents chevaliers, et l'ordre du Temple en perdit deux cent quatre-vingts. Le duc de Bretagne, qui les avait suivis au gué, essaya vainement de les secourir et de se faire jour jusqu'à la ville; il revint presque seul, blessé, vomissant tout son sang, et frappant encore des coups terribles. A sa vue, le roi, qui arrivait, comprit le sort de son avant-garde. Presque seul sur un terrain découvert, il lui fallut les plus grands efforts pour se soutenir. Enfin, le nombre des Français qui avaient passé l'eau augmentant toujours, les Turcs cédèrent ce champ de bataille disputé, et allèrent s'enfermer derrière les fatales murailles de Mansourah.

CXXVIII. La bataille finie, saint Louis pleura son frère et tous les braves dont l'imprudent avait entraîné la perte. La journée avait coûté cher et sans résultat. En face de l'armée affaiblie, voici une place forte, plus loin de nouveaux cours d'eau; et encore, avant d'aller plus loin, faut-il achever cette chaussée depuis si longtemps commencée, qui doit assurer les communications. Sur ces entrefaites, pour comble d'épreuves, la peste se déclare. La bataille avait eu lieu le premier jour de carême; depuis, les soldats, fidèles à l'abstinence, n'avaient mangé que du poisson; et les poissons, l'eau, l'air étaient empoisonnés par les cadavres jetés dans le fleuve après le combat. Il s'ensuivit une affreuse contagion qui gagna toute l'armée. Le roi lui-même tomba malade. La retraite était inévitable. Avant d'en venir là, saint Louis essaya du moins de négocier avec le soudan, et telle était la terreur causée par sa bravoure, que celui-ci promit de rendre Jérusalem en échange de Damiette. Mais, en dépit du traité, le retour se changea bientôt en déroute. Malades et fuyards quittaient les rangs pour descendre le Nil en bateau. Le

roi seul, bien qu'à demi mort, ne voulait pas abandonner cette armée débandée, décimée, assaillie de Turcs et de Bédouins, et préférer mourir avec les siens; il fut pris par l'ennemi avant d'avoir pu rejoindre Damiette.

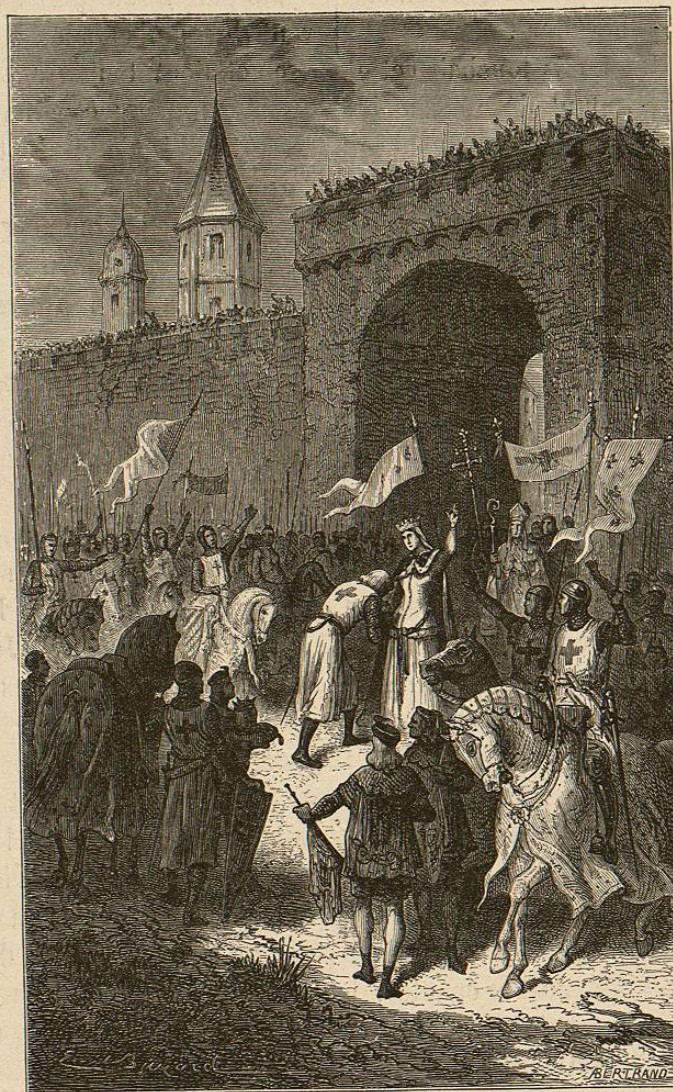
CXXIX. Ceux qui avaient cru trouver par eau une route plus facile eurent le même sort. Montés sur une flottille plus nombreuse et plus active, les Turcs saisirent tous les bateaux. Ils tuèrent les malades, sous prétexte qu'ils ne sauraient point se guérir, ne gardant que les plus riches pour en tirer rançon. Quant aux matelots et aux soldats valides, les uns se firent Turcs pour sauver leur vie, les autres furent massacrés ou emmenés en esclavage. La nouvelle de ce désastre alla jeter l'épouvante dans Damiette. N'ayant plus rien à gagner, les marins et les marchands de Pise,

de Gênes et des autres riches cités, voulaient sur-le-champ quitter la ville. Il fallut, pour les retenir, que la reine Marguerite employât l'or, plus puissant que ses prières. Cette infortunée princesse savait son époux mourant et captif. Elle était dans une ville assiégée et mal défendue, et, à toute heure s'attendant à être prise, elle faisait coucher près de son lit un fidèle chevalier de quatre-vingts ans. Un jour elle le fit agenouiller et jurer de lui rendre un service : c'était de lui couper la tête si la

ville était envahie. « Je le ferai volontiers, » lui répondit le vieux serviteur, et même je « l'avais déjà pensé. » Ce fut en ces jours d'anxiété que la reine eut le fils qu'en souvenir de tristesse elle nomma Jean Tristan.

CXXX. Cependant le roi avait échappé à la maladie. Guéri, il restait à la merci du soudan, qui, peu soucieux de sa parole, demandait comme rançon les dernières places fortes de Palestine. Ne les ayant pas conquises, saint Louis ne se croyait pas le droit d'en disposer, et il les refusa. Menacé d'avoir les jambes brisées, il dit que, prisonnier, on peut faire de lui tout ce que l'on voudra, mais qu'il ne cédera pas. Enfin, vaincu par sa fermeté, le soudan ne demande plus que Damiette et cinq cent mille livres. « Damiette sera ma rançon, » dit le roi, et le « reste celle de « messoldats; car

« je ne suis pas un homme qui se rachète à « prix d'or. » Touché de ce noble orgueil et stupéfait de ne pas se voir marchandé, le soudan lui remet cent mille livres, et prépare tout pour lui rendre honorablement la liberté. Tandis que le vaincu inspire respect et amour autour de lui, le vainqueur tombe sous les coups d'une révolte militaire, et un instant les rebelles se demandent s'ils n'offriront pas leur empire à saint Louis. Puis, craignant sa main ferme et sage, ils préférèrent s'abandonner à



Adieux de saint Louis et de sa mère. (P. 118.)

les empereurs, à rabaisser l'Église au niveau du monde féodal, et à tout soumettre au régime de l'épée, son but était, au contraire, de modeler le royaume sur l'Église, d'imiter la liberté de ses élections et de ses conciles, l'impartiale justice de ses tribunaux, ouverts aux petits comme aux grands, enfin la puissance toute morale de ses lois, de ses peines et de ses excommunications. Saint Louis, loin d'être, comme Frédéric II, un destructeur de cités, chérissait ces bonnes villes dont les milices avaient marché avec Louis le Gros contre les brigands, avec Philippe-Auguste à Bouvines, avec lui-même à Montlhéry et à Taillebourg, et il engageait son fils à les regarder comme les plus solides appuis du trône. Il consultait leurs députés toutes les fois qu'il s'agissait du moindre changement dans les impôts, dans les douanes ou dans les monnaies, préjudicant par ces paisibles et modestes réunions à celles des états généraux. Il voulait que leurs magistrats fussent honnêtement élus, sinon choisis par le roi, et abolit l'usage de ceux qui, transmettant ou vendant leur emploi, perpétuaient dans la même famille un privilège dangereux.

CXXXIX. Son triomphe était dans l'exercice de la justice. Lui-même, après avoir entendu la messe au palais ou à Vincennes, venait, en hiver au pied de son lit, en été sous un chêne de la forêt, recevoir les plaintes et juger les procès de ses sujets, écoutant tout avec patience, consultant dans les cas difficiles le sénéchal de Joinville ou quelque autre homme sage. Souvent un mot l'éclairait, et lui inspirait une bonne mesure. L'abbé de Cluny, désirant lui parler d'une affaire, lui avait amené deux magnifiques chevaux. « Eh ! dit un témoin du fait, ne l'avez-vous pas mieux écouté que s'il n'eût rien offert ? — C'est possible, » dit saint Louis ; et aussitôt il défend à tous ses officiers, juges, sergents, de recevoir désormais des présents, d'acquérir des terres ou de marier leurs enfants sans son consentement. Mécontent des barons, qui négligeaient de venir à sa cour ou parlement, il leur substitue des fils de bourgeois, studieux élèves de l'université de Paris, connaissant à fond et le droit romain et le droit

canon. Quant aux baillis ou prévôts, jugeant pour le roi, ils ne prélèveront aucune amende, ne prononceront aucun jugement, sans l'avis des bonnes gens de l'endroit. Trêve aux combats judiciaires ; plus de ces vieilles épreuves germaniques du feu et de l'eau bouillante, qui, à moins d'un miracle, assurent le triomphe de la force ou de la supercherie. A leur place, l'équité, la raison et la preuve par témoins sous la foi du serment.

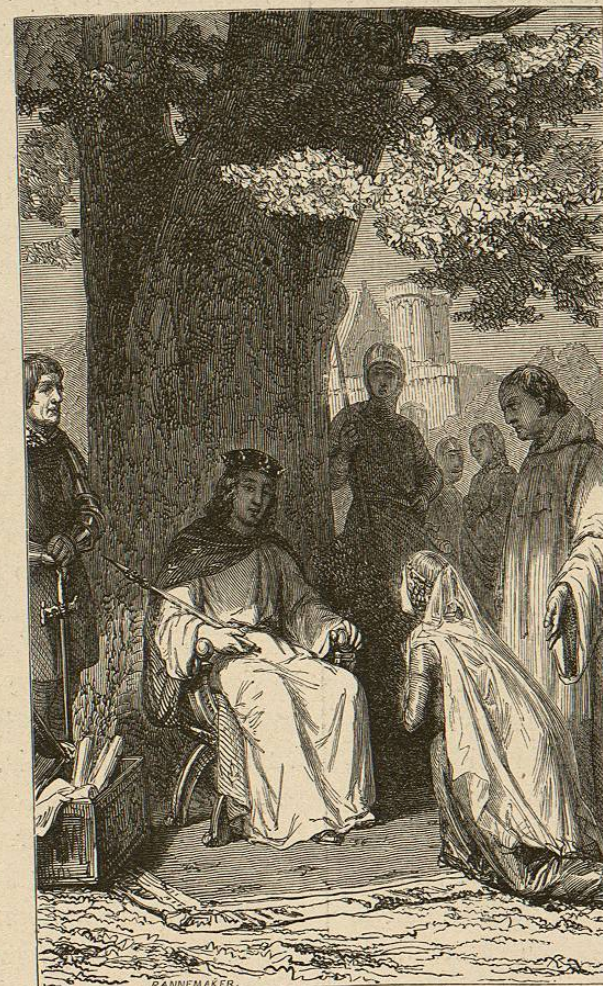
CXL. Grâce à ces lois protectrices, les terres du roi, jadis mal peuplées, eurent la préférence sur celles des seigneurs ; la population et les revenus du trésor doublèrent. Jusque-là Paris était un repaire de larrons, et les rues, la nuit venue, de véritables coupe-gorge. Considérant l'impunité comme le juste profit d'une place payée cher, les amis du prévôt étaient les premiers à voler, piller, tuer. A Paris, comme ailleurs, cet abus disparaît, et la prévôté passe gratuitement au sage Étienne Boileau, soldat de la dernière croisade. Par ses soins la capitale est purgée de brigands. Chaque soir la cloche du couvre-feu avertit les habitants de rentrer chez eux ; les travaux cessent, les portes se ferment ; au milieu de la ville, qui dort en sécurité, plus d'autre bruit que celui des bourgeois du guet, qui, dans leurs rondes nocturnes, ramassent les vagabonds, arrêtent les voleurs, préviennent les incendies. Chacun est de garde à son tour, à moins que sa femme ne soit malade ou ses affaires en danger. Une surveillance spéciale s'exerce sur les tavernes ou cabarets, destinés aux étrangers en passage, et non aux ouvriers fainéants ni aux gens sans aveu. Tout pauvre qui les fréquente sera banni de la ville. En même temps sont rédigés par le prévôt, sous le nom d'Établissements, les vieux usages des corps de métiers, glorieux monuments des associations chrétiennes, où la charité, victorieuse de l'égoïsme, pourvoit avec sollicitude aux besoins des apprentis, des orphelins et des veuves, fixe les heures et le prix du travail, et assure à l'ouvrier une existence honnête et un repos nécessaire. Le garçon boulanger, comme les autres, jouira de son dimanche, et ces jours-là les plus grands seigneurs mangeront du pain rassis.

CXLI. Pendant qu'il se purifie au dedans, Paris s'entoure au dehors d'une ceinture de nouveaux couvents, citadelles de la prière et de la pauvreté. Le roi donne Longchamps aux clarisses, filles de saint François, Charenton aux carmes déchaussés ; les augustins s'établissent à la porte Montmartre, les blancs-manteaux et les frères de la Sainte-Croix à la porte du Temple. Partout s'élèvent des hôpitaux, des léproseries ; le vieil Hôtel-Dieu, fondation du vi<sup>e</sup> siècle, se répare et s'agrandit, et saint Louis bâtit les Quinze-Vingts pour trois cents pauvres soldats qui ont eu les yeux crevés par les Sarrasins (1260).

CXLII. Toutefois, bien que nombreux et riches, les hospices ne sont que les vastes et détestables casernes de la misère sans la charité, qui, veillant au chevet de chaque malade, remplace pour lui les soins d'une mère ou d'une femme bien-aimée. En ces temps de ferveur, les tiers ordres de Saint-Dominique et de Saint-François se disputaient cette héroïque mission, et les plus riches seigneurs et les plus nobles dames venaient avec les bons bourgeois se relever au lit des pauvres. Quelques prêtres ou quelques religieuses suffisaient pour les diriger, et quant aux orphelins et aux enfants trouvés, exposés dans les églises, qui le croirait ? il n'était pas question pour eux d'asiles ni d'hospices, tant les bonnes âmes se disputaient l'honneur de les recueillir à leur propre foyer. Tertiaire de Saint-François, admirateur de sainte Éli-

sabeth, dont il aimait à embrasser le fils, saint Louis sentait que la charité ne se décrète que par l'exemple : aussi mettait-il le premier la main à l'œuvre. Chaque vendredi, il visitait les hôpitaux, pansait les blessés et consolait les infirmes ; il nourrissait tous les jours une centaine de pauvres à sa table, les servait de ses mains en avent et en carême, et le jeudi saint leur lavait les pieds, au grand étonnement de sa cour.

CXLIII. Si dans les pauvres saint Louis aimait, soignait, caressait les membres souffrants de Jésus-Christ, quand il s'agissait de faire honneur à son Sauveur en personne, sa munificence ne connaissait plus de limites. Pour renfermer la couronne d'épines, un clou et un morceau de la vraie croix, venus de Constantinople, il construisit cette Sainte-Chapelle, merveille de l'art gothique, où la pierre, tissée par le sculpteur en un réseau léger, parée de couleurs aussi



Saint Louis rendant le justice. (P. 124.)

douces que vives, se découpe en simple et pure ogive, et où, changeant l'azur du ciel en mille teintes magiques, le verre des grandes fenêtres marie ses éblouissants tableaux aux mosaïques des murailles. Les bonnes villes suivent cet élan ; Rouen, Chartres, Amiens, Bourges, Reims, Strasbourg élèvent leurs superbes cathédrales, œuvres séculaires de foi et de piété. Les plans des premiers architectes sont débordés ; les roses et les fenêtres grandissent ; les colonnes s'allongent ; les voûtes s'élèvent : tout s'élance vers le ciel, depuis le

l'ivresse de la victoire, recommencent à tuer les malades, pillent Damiette contre la foi des traités, brûlent les vivres des Français, et brandissent leurs sabres sur la tête du roi. Soit appât de sa rançon, soit reste de conscience, ils l'épargnèrent pourtant, lui rendirent la liberté, et l'envoyèrent à Ptolémaïs avec une centaine de chevaliers.

CXXXI. Enfin saint Louis touchait cette Terre-Sainte qu'il avait tant désirée, mais vaincu, presque seul, à peine sauvé de la mort et de la captivité. A quelques lieues de lui était Jérusalem, qu'il avait rêvé de conquérir, et qu'on lui offrait de visiter. Il ne voulait pas la voir aux mains des musulmans. Sa mère le rappelait pour défendre le royaume contre les Anglais. De ses frères, l'un était mort; les autres, Charles d'Anjou et Alphonse de Poitiers, maudissant la croisade, demandaient hautement à revenir en France, et en attendant jouaient aux dés, sans s'inquiéter des ordres ni des malheurs du roi. Saint Louis n'en avait-il pas assez fait? Pourtant il hésita et rassembla son conseil. Tous votent pour partir; un seul est d'avis de rester; c'est le sire de Joinville, qui pense à ses pauvres soldats captifs à Damiette, et qui ne veut pas se faire maudire en revenant sans eux. Chacun l'attaque, le critique, le raille. Le roi ne dit mot; mais, le soir, il le suit dans l'embrasure d'une fenêtre, d'où le bon sire regardait tristement le ciel, et lui pose familièrement ses deux mains sur les épaules. Joinville, que la journée n'avait pas mis de bonne humeur, allait s'impatienter; mais il reconnaît une émeraude que saint Louis portait à son doigt, et se retourne tout confus. Le roi lui demande si son conseil est sérieux, et s'il est prêt à rester avec lui. Ils se le jurèrent, et de ce jour ils s'aimèrent d'une amitié de braves.

CXXXII. Joinville, qui avait perdu tous ses bagages, entra au service du roi avec trois de ses chevaliers; et, tandis que les frères de saint Louis s'en retournaient dans leurs États, son bon sénéchal demeura avec lui sur la terre étrangère, attendant que les rançons fussent payées et les captifs délivrés. A lui seul, Joinville habilla trente-cinq che-

valiers champenois, sortis presque nus des prisons de Damiette et désormais fidèles à sa bannière. Saint Louis vécut ainsi quatre ans, avec une poignée d'hommes, consacrant ses ressources à fortifier les places délabrées de Sidon et de Césarée; arrêtant les Turcs d'Égypte par le seul prestige de son nom, recevant les ambassadeurs des Tartares, qui promettaient toujours en vain de chasser les musulmans; espérant de l'Occident des renforts qui n'arrivaient pas. Tout ce qui parut, ce fut quelques braves Norvégiens, venus à grand-peine de ces régions du Nord où l'été n'a pas de nuit et l'hiver point de soleil. Cependant le roi rendait la justice, en compagnie de ses barons, aussi paisiblement qu'à Paris ou à Vincennes, faisant respecter les lois et coutumes du royaume de Jérusalem, et essayait de vaincre Dieu par sa persévérance.

CXXXIII. Les pauvres gens des campagnes s'étaient seuls émus pour leur roi et avaient cru que, dédaignant le luxe des prélats et l'orgueil des chevaliers, Jésus-Christ voulait à son service de simples paysans: d'où le nom de Pastoureaux. Les bergers quittèrent leurs troupeaux, les laboureurs leur char-  
rue. Partie de Flandre et de Picardie, commandée par un vieillard à longue barbe, cette troupe, comme celle de Pierre l'Ermite, s'accrut rapidement, et arriva à plus de cent mille hommes sous les murs de Paris. La reine Blanche se hâta de les envoyer sur la route de Marseille au secours de son fils. Mais, avec les intentions les plus généreuses, la pauvre multitude est plus facile à égarer qu'à conduire: que peut-elle abandonnée sans guide à ses instincts grossiers? Recrutés d'aventuriers, de vagabonds, de gens sans aveu, les pastoureaux furent bientôt enivrés de leur nombre. Moines, prêtres, chanoines n'étaient que des hypocrites, des avarés, des gloutons. Eux seuls étaient les saints, envoyés de Dieu pour le salut du monde. A Orléans, un clerc voulut faire entendre raison à ces nouveaux Albigeois: pour toute réponse un coup de hache lui fendit la tête. Ce fut le signal du massacre des prêtres, du pillage et de l'incendie des châteaux. Les gens de Bourges

coururent sus aux brigands, tuèrent leurs chefs, et dispersèrent leur foule mal disciplinée.

CXXXIV. Cet orage passé, un autre malheur vient compromettre la tranquillité à peine rétablie et mettre en éveil les esprits turbulents, toujours à la piste des occasions. La reine Blanche, comme elle l'avait prévu, mourut sans revoir son fils (1253). A cette nouvelle le roi d'Angleterre, regrettant les conquêtes de Philippe-Auguste, s'arme pour envahir la France; les vieux amis des Albigeois, les rois d'Aragon intriguent au delà des Pyrénées, et y remuent les cendres encore chaudes de la dernière guerre; ils sont appelés comme des sauveurs par les troubadours de la pauvre Provence, qui, par une révolte sans succès, a redoublé la tyrannie de Charles d'Anjou. Ce prince sans pitié est entré de vive force à Aix, Arles, Avignon, Marseille, a traité en villes prises d'assaut les riches cités qui ont chassé ses magistrats, et les a dépouillées de leurs antiques et chères libertés. Mal étouffées par les supplices, la révolte peut renaître et gagner tout le Midi. Ainsi, partout des dangers, et la reine Blanche n'était plus.

CXXXV. La France entière regretta la princesse sous qui, à deux reprises, elle avait goûté une douce félicité, et dont le tendre cœur n'avait connu d'autre faiblesse qu'un peu de jalousie maternelle. En Orient, saint Louis et Marguerite, qui jadis, pour ne pas la chagriner, ne se voyaient à Pontoise que par un escalier dérobé, pleurèrent ensemble cette bonne et sainte mère. Sa mort décida leur départ. Treize voiles emportèrent les débris de cette armée, arrivée sur dix-huit cents navires. En arrivant à Chypre, celui du roi toucha sur un rocher, et se fit à la quille une forte avarie. Il portait huit cents personnes, presque toutes sans moyens de payer leur passage sur un autre bâtiment. Aussi, malgré le danger, le roi ne voulut-il pas, en les quittant, jeter l'alarme parmi ces pauvres gens; il préféra les ramener en France au péril de sa vie: « Un marchand, disait-il, se risquerait bien pour ses marchandises. » Sur l'avis de Joinville, la reine promit un

beau vaisseau d'argent à l'église Saint-Nicolas de Varangeville, qui en resta longtemps parée. La traversée fut belle, et le navire arriva en vue d'Hyères. C'était le domaine de Charles d'Anjou, et la fierté du roi souffrait de descendre ailleurs que dans ses États. Cependant il faudrait peut-être plusieurs semaines pour arriver à Aigues-Mortes: plutôt que de faire courir aux autres de nouveaux dangers, saint Louis débarqua et rentra dans son royaume par Avignon.

CXXXVI. Son premier soin fut d'assurer la paix au dehors. En Espagne, cherchant un contrepoids dans les maisons de Castille et de Navarre, il maria une de ses filles à l'héritier du grand Alphonse le Sage, l'autre au fils du poète Thibaut. Puis, fort de ces alliances, il traita avec le roi d'Aragon, qui, en échange des vieux droits de Charlemagne sur le comté de Barcelone, renonça à toute prétention sur les villes de Languedoc et de Provence. Saint Louis ne fit pas les choses moins largement avec l'Angleterre, reconnut que ses prédécesseurs avaient pu abuser de la victoire, et, pour consacrer, de l'aveu même des Anglais, la possession de la Normandie, de l'Anjou, du Maine et du Poitou, leur abandonna tout ce qu'il possédait aux frontières de Guyenne. Chacun s'en étonna. C'était la première fois et peut-être la dernière qu'un souverain, obéissant à sa conscience, cédait sans défaite une portion de son territoire. En même temps il maria son fils Robert de Clermont à l'héritier du dernier sire de Bourbon, et fonda au pied des montagnes d'Auvergne la famille royale des Bourbons.

CXXXVII. En face de ce grand roi, au cœur large et généreux, mettant la justice au-dessus de la force des armes, sachant faire des sacrifices au maintien de la paix, dédaignant de semer la division entre ses vassaux ou ses voisins, et préférant apaiser leurs rancunes et leurs discordes, l'Europe entière était dans l'admiration, peuples et souverains l'invoquaient comme l'arbitre de leurs difficultés, et, à l'exemple du duc de Lorraine, plus d'un seigneur étranger se vantait d'être son ami et son vassal volontaire.

CXXXVIII. Au lieu de chercher, comme